

L'homme- chevreuil

un humain convaincu

Entre 19 et 26 ans, Geoffroy Delorme a habité au cœur d'une forêt de l'Eure. Pas dans une cabane, non. En pleine nature... au sein d'une communauté de chevreuils. Onze ans après son retour à la civilisation, il raconte cette immersion extrême dans un livre devenu best-seller. Et revient sur la philosophie pleine d'humanité qu'il en a tiré.

TEXTE : LAURA BAYOUMY - PHOTOS : LAURA BAYOUMY, GEOFFROY DELORME

LE LIEU DE RENDEZ-VOUS DONNÉ PAR GEOFFROY DELORME N'À RIEN D'UNE ADRESSE. C'est une suite de chiffres. En cliquant sur le lien, les coordonnées GPS se transforment en une tache vert pastel sur la carte de France. Nous sommes à une dizaine de kilomètres de Louviers, dans l'Eure, au Rond de Cobourg. C'est là, assis en tailleur au cœur des 4 500 hectares de la forêt domaniale de Bord, que ce Normand de 37 ans a choisi d'évoquer son livre, *L'homme-chevreuil, sept ans de vie sauvage*, paru en février 2021 aux éditions Les Arènes.

Panier de cueillette au bras et montre connectée au poignet, il revient sur ses sept années passées dans les bois. Des années pendant lesquelles ce photographe animalier a enchaîné des séjours de plus en plus longs loin des humains. Jusqu'à devenir cet « homme-chevreuil » qui suscite fascination et incrédulité.

Un parking, un sentier de randonnée, de nombreux marcheurs du dimanche. Difficile d'imaginer que c'est tout près de ce chemin très fréquenté que Geoffroy Delorme a basculé de l'autre côté du miroir. Qu'il a survécu sans tente, sans abri, juste vêtu de quelques laines. Qu'il s'est lié avec les cervidés en les observant. Et même si des

esprits chagrins l'ont accusé de fabuler, son récit est une bulle d'oxygène après ces longs mois de confinement.

Son échappatoire d'enfant

La nature, elle a été son refuge dès sa plus tendre enfance. Éduqué par des parents qui pratiquaient l'école à la maison, dépourvu d'activités sportives, musicales, sans amis ni contacts sociaux, sa maison était séparée de la forêt par un champ. C'est dans cette direction qu'il partait dès qu'il le pouvait. Fuguant même parfois la nuit.

Cet homme à la silhouette fine est devenu de plus en plus attentif à son corps, a appris à se connaître en se servant de ses sens pour survivre. « *Le premier sens sollicité, c'est la vue, on voit la plante. Ensuite c'est l'odorat, on la sent. Le troisième, c'est le goût énumère-t-il. Enfin, on accueille ce que nous procure la pousse, si elle est rassasiante, par exemple.* » Glands, plantin et autres orties crues n'ont plus de secret pour lui.

Il a connu des états d'hypothermie, lové dans un petit nid pour y dormir à poings fermés la nuit. Grave erreur. « *J'ai fini par comprendre, qu'il valait mieux dormir le jour, car les températures sont plus élevées, on risque moins*



de tomber malade. La nuit, il vaut mieux ne pas s'assoupir trop longtemps et changer de lieu régulièrement pour être en mouvement et ne pas s'engourdir. »

Ralentir son métabolisme en hiver

Puis quand le froid de l'hiver se fait mordant et qu'une pellicule de neige vient recouvrir les poils des faons, il imite les chevreuils qui ralentissent leur métabolisme et restent « quasi immobiles toute la journée ». Geoffroy Delorme interrompt son récit et touche le sol, étonnamment tiède en cette après-midi émaillée d'averses. La chaleur moite de l'herbe le plonge au cœur d'intactes réminiscences. « Une fois, nous étions allongés là, avec Daguet – l'un des chevreuils qu'il a apprivoisé –, sa tête posée sur ma cuisse. Des randonneurs nous ont croisés et m'ont salué sans réagir, s'amusaient-ils. Ils ont dû croire que c'était mon chien. »

L'homme a appris à se passer d'eau et de savon. Il n'en est sorti que plus vigoureux. « Au début, j'éprouvais le besoin de me laver chaque fois que je rentrais chez mes parents. Puis quand je retournais à la forêt, j'étais à nouveau dévoré par les tiques. Au fur et à mesure, j'ai compris qu'il valait mieux que je me lave moins pour faire barrière aux parasites. »

Geoffroy Delorme a passé des années à peaufiner ses parades pour survivre en forêt en étant le seul de son espèce. Et y est parvenu. Alors pourquoi être sorti du bois? « Je n'aurais pas pu continuer ainsi, admet-il bien volontiers. Les chevreuils répondaient à leurs autres besoins de vie de chevreuil : trouver un territoire, se reproduire pour perpétuer l'espèce. Moi je me contentais de trouver de quoi me nourrir et résister aux conditions climatiques. »

Une forêt de moins en moins nourricière

Au bout d'un certain temps d'ailleurs, la quarantaine de chevreuils que côtoie le jeune homme semble le pousser à « retourner sur les voies humaines ». « Pour eux, il n'y avait plus de surprise, plus de curiosité, plus de jeu. » Mais l'autre raison de la fin de son immersion, c'est la présence de l'homme. « Je ne trouvais plus ma nourriture dans la forêt » assure-t-il. Geoffroy Delorme observe l'urbanisation grignoter

« Quand je vois un homme faire la manche sous un châtaignier, je me dis qu'à sa place, je cueillerais les châtaignes et les cuirais. »

ter le territoire des animaux. Lors de sa septième et dernière année, il comprend que s'il veut survivre, il devra, soit migrer vers la plaine et les jardins nourriciers des humains, soit se résigner à trouver sa nourriture auprès



» de « *champs d'arbres* » qui poussent à l'engrais : « *de la junk food pour chevreuil* ».

La rencontre avec sa compagne achève de le convaincre et transforme le photographe en ambassadeur de la forêt. C'était en 2009. Il expose ses photos et publie *Dans l'intimité des chevreuils*. Onze ans plus tard, son plaidoyer pour laisser place à la faune et la flore dans les zones habitées par l'homme trouve un écho inespéré : il est repéré par la maison d'édition Les Arènes. « *Mon texte n'a quasiment pas été retouché. Ils ont juste changé le titre.* »

Le récit est inaltéré mais l'homme, lui, a changé. Car durant cette décennie où il est retourné sur les « voies humaines », bilan et discours ont pris de l'épaisseur. Celui que l'on surnomme à souhait « le Mowgli des temps modernes » n'a rien d'un hurluberlu planqué dans les bois. Cette immersion en pleine nature ne l'a pas éloigné de la civilisation. Elle l'en a même rapproché, sous la forme d'un éveil à la « conscience écologique ».

« *Je ne me suis jamais considéré comme vivant à côté de la société. J'ai quitté la civilisation et en y revenant, je crois que je peux l'améliorer.* » Sensible aux enjeux climatiques, le bon sens acquis pour survivre l'amène à per-

cevoir les incohérences de la société. « *Quand je vois un homme faire la manche sous un châtaignier, je me dis qu'à sa place, je cueillerais les châtaignes et les cuirais.* »

Défi et défiance

« Beaucoup de personnes qui croient qu'il faudrait revenir à Cro-Magnon me félicitent, mais ce n'est pas le sens de mon propos. »

Le succès de son livre lui a amené beaucoup de sympathies mais aussi pas mal de défiance de la part des écologistes, des chasseurs ou même des journalistes qui ont douté de sa sincérité. À ses détracteurs, Geoffroy Delorme se

contente de renvoyer sa vision du monde. Intarissable. « *Je distingue trois types d'écologie, dont celle qui me dit que je n'ai rien à faire dans la nature parce que je bouscule l'écosystème des animaux. À celle-là, je réponds que l'homme fait partie de la nature.* » Quant à l'écologie politique, « *qui s'attaque plus aux effets de la cause qu'à la cause en elle-même* », elle lui semble vaine. « *Ce n'est pas en faisant un chèque à la planète qu'on résoudra le problème.* »

L'homme-chevreuil, lui, défend une troisième voie qu'il surnomme « *l'écologie corporelle* » ou immersive. « *Si le corps s'adapte c'est grâce à la conscience et si la conscience est forte, c'est aussi grâce au corps.* » Il plaide simplement pour un « *changement de paradigme* » qui passe par une



meilleure connaissance de soi, de son fonctionnement physiologique et psychique.

Aligner corps et conscience, assouvir sa curiosité sans oublier d'où l'on vient sont autant de thèmes qui lui ont ouvert les portes des librairies spécialisées dans le développement personnel et spirituel. Lui reste prudent : « *Je ne veux pas qu'on voie la forêt comme un médicament. Et ce que je dis ne fait pas de moi un influenceur. Je ne vais pas occuper tout l'espace des réseaux sociaux et proposer une tonne de produits dérivés* ». Quitte à doucher les espoirs de sa maison d'édition, ravie de l'emmener en promotion pour deux années et de traduire son livre en plusieurs langues.

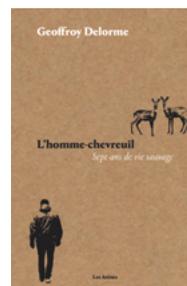
Car son regard critique sur l'écologie vaut aussi pour le développement personnel, quand il pousse à l'extrême l'absurde et l'individualisme. « *Aujourd'hui, c'est la mode du camping-car car c'est l'esprit de liberté. À la base, c'était un van Volkswagen pas cher. Ceux qui n'avaient pas les moyens l'aménageaient pour pouvoir partir en vacances. De nos jours, on vend la liberté et le retour aux sources 80000 €, plus cher qu'une vie de vacances en quarante ans de travail!* »

Reconnaissant à la civilisation d'avoir apporté un « *monde de douceur, de confort, de facilité* », il regrette de constater à quel point les villes égoïstes empiètent sur le territoire des animaux. « *Dans les champs, les vignes et forêts, les forestiers vont planter des arbres et estimer que les chevreuils sont des concurrents industriels. Si on réintroduit des loups et des lynx, on considère qu'ils forment une concurrence alimentaire.* » Or selon lui les espèces

fonctionnent en partenariat, tirent profit de toutes les intelligences : « *Chacune collecte, met de côté, mais il n'y a pas de possessivité. Je n'en voulais pas à un écureuil de chiper mes noisettes* ».

Pour lui, « *il ne s'agit pas d'idéaliser la nature* », mais de partager l'espace grâce à des « *corridors biologiques* », par exemple. « *Il faut ouvrir nos villes, créer des zones de quiétude, ouvrir nos parcs et nos jardins pour permettre aux espèces de migrer.* » Ceci dans l'intérêt de toutes les espèces confondues, y compris l'humaine. « *Beaucoup de personnes qui croient qu'il faudrait revenir à Cro-Magnon me félicitent, mais ce n'est pas le sens de mon propos* ».

Son discours est d'ailleurs sans équivoque. « *S'il n'y avait qu'une espèce à protéger, ce serait l'humain* », conclut Geoffroy Delorme avant de remonter dans son SUV blanc. « *Il faut arrêter de voir l'homme comme une menace pour la planète et pour la nature. En le considérant ainsi, on l'en extrait. Or il fait pleinement partie de l'équation* ». **M**



L'homme-chevreuil, Geoffroy Delorme, paru en février 2021. Éditions les Arènes, 256 pages, 19,90 €.

L'émission *Les Pieds sur terre* de France culture lui a consacré un épisode, intitulé « *L'homme-chevreuil* », le 19 mai 2021. Disponible en podcast.